

Poivre et la conquête des épices.

Pierre Poivre (1719 – 1786), bien nommé, est né à Lyon en 1719. Il se destine aux Missions étrangères ; sa carrière sera tout autre.

Ses Supérieurs l'envoient en Chine où il apprend le chinois et le malais, s'initie à la botanique, au commerce, ainsi qu'aux techniques comme celle de la teinture des étoffes. Rentrant en France au bout de trois ans, son navire est attaqué par un vaisseau Anglais, il est gravement blessé, le bras droit est arraché par un boulet. Soigné à Batavia, il y séjourne six mois, en profite pour étudier l'organisation du commerce hollandais et s'intéresse tout particulièrement aux épices, objet d'un monopole étroitement surveillé. Les Hollandais ont en effet concentré leur culture sur deux îles des Moluques et brûlent les excédents afin de maintenir les cours.

Poivre se libère de ses aspirations missionnaires, rentre en France, fait escale à Pondichéry, découvre au passage l'Isle de France et retrouve sa patrie après un voyage difficile, en 1748.

Depuis quelques années l'acquisition des épices, essentiellement du girofle et de la muscade, est un des objectifs de la Compagnie des Indes. Poivre n'a pas de mal à convaincre les directeurs de la Compagnie que l'acquisition des épices sera un revenu fructueux sur les terres de l'Isle de France qui lui paraissent excellentes. Il est ainsi envoyé en Orient avec une double mission, établir un comptoir à Faifoo en Cochinchine, le Vietnam actuel. Cette mission cache le but véritable : rapporter les épices des Moluques. Les Moluques sont plusieurs petites îles sur la côte occidentale de l'île de Gilolo proche de Manille. Poivre est un obstiné et fera trois voyages : en 1750 à Canton puis à Manille où les contacts sont compromis par les guerres locales. Il rentre au port après deux ans d'absence, repart en 1753, explore toute l'Indonésie et ne conserve à l'arrivée que cinq plants sur la douzaine péniblement acquise. Après trois ans et demi de navigation, il repart encore une fois en 1754 mais n'obtient qu'une mauvaise récolte. Il est découragé en constatant au retour que les cinq plants ont dépéri, il accuse le pharmacien-botaniste Fusée-Aublet d'avoir favorisé cet échec.

Poivre déçu rentre en France, se retire chez lui à Lyon où pendant une dizaine d'années il continuera de s'intéresser à la botanique, à l'économie. Il est élu correspondant de l'Académie des sciences et membre de celle de Lyon. Il se lie avec les physiocrates, les écologistes de l'époque : Quesnay, Morrelet, Dupont de Nemours.

Quand la Compagnie des Indes, au bord de la faillite, est rachetée par le Roi en 1764, c'est à Pierre Poivre que l'on pense pour être le commissaire-ordonnateur de la nouvelle administration royale qui est mise en place en 1767. A peine arrivé, il se démarque du système colonial en place en prononçant deux discours, l'un contre les mauvaises habitudes prises sous la Compagnie et l'autre sur le sort des esclaves, très peu apprécié par les colons.

Il s'occupe de tout, curage et aménagement du port, routes, imprimerie, dératisation, police des débits de boisson, développe les cultures vivrières car les îles sont avant tout un point de ravitaillement des vaisseaux et aussi des troupes embarquées de la métropole en route vers Pondichéry. La Bourdonnais avait créé aux Pamplemousses un jardin potager, le pharmacien-botaniste Fusée-Aublet chargé d'entretenir des cultures vivrières dans l'île avait délaissé le jardin créé par La Bourdonnais pour le site du Réduit auprès du gouverneur. Poivre le réinstalle et le développe sur le site d'origine. Mais il n'oublie pas pour autant son objectif et reprend la quête de la muscade et du girofle. Il organise deux nouvelles expéditions, les mettant sous la direction de Provost, direction les Moluques et autres îles voisines Gébi, Banda et Amboine. C'est enfin cette seconde expédition qui rapportera de Gébi une riche cargaison de muscades et de girofles, dont la qualité est cette fois certifiée par un naturaliste de renom, Philibert Commerson récemment arrivé avec Bougainville et retenu par Poivre. Une distribution est faite vers Bourbon, les Seychelles et Cayenne. Au jardin des Pamplemousses Poivre acclimate des plantes de toutes sortes en provenance de Chine, de Cochinchine, de l'Inde, de Tahiti, des arbres utiles comme le teck, le campêche, plusieurs sortes d'agrumes, l'arbre à pain ou rima (*Artocarpus altilis*), des camélias, des roses, des orchidées, le letchi, des dizaines d'espèces dont les noms ne nous disent souvent plus rien ayant été rebaptisées depuis. Il acclimate des plantes vivrières d'Europe pour les besoins quotidiens, il regrette beaucoup de n'avoir pas réussi à développer la culture du riz sec qui eut été fort utile. Il régleme le commerce des bois, après que les Hollandais au siècle précédent aient dévasté la forêt primaire faite en majorité de bois d'ébène.

Au bout de six ans, en 1772, Pierre Poivre est rappelé en France. Il regagne sa propriété de la Fréta tout près de Lyon où il cultive les espèces du monde entier. Il correspond avec Céré, son successeur aux Pamplemousses, il reste au courant du progrès de la culture des précieuses épices. Il meurt en 1786. Sa femme Françoise, courtisée un temps par Bernardin de Saint-Pierre, épousa Samuel Dupont de Nemours, lui aussi veuf depuis peu et ils vécurent à Wilmington, proche de Philadelphie. C'est pour elle le début d'une autre aventure, mais celle-ci est américaine.

Jean-Baptiste Christian Fusée-Aublet (1720-1778) est le pharmacien et le botaniste officiel que nous avons vu envoyé quelques années avant l'arrivée de Poivre pour développer les cultures vivrières. Ses qualités furent malheureusement ignorées en raison de l'opposition qu'il manifesta envers Poivre et ses épices, soupçonné même d'avoir arrosé les premières obtentions à l'eau bouillante. Il s'en défend bien sûr dans son *Histoire des plantes de la Guiane*, relativise l'intérêt et le coût exorbitant des expéditions des 'Argonautes de la muscade' qui auraient coûté plus de un million et demi de Livres.

(En passant, la bibliothèque du Musée botanique (Angers) possède un très bel exemplaire de son Histoire des plantes de la Guiane, aux armes d'une des trois tantes du roi Louis XVI.)

Ce fut pour les îles une période extraordinaire d'activité après une période de dénuement profond. On y vit le séjour d'autres scientifiques, marins, naturalistes ou astronomes, envoyés pour observer le passage de Vénus en 1761 et 1768. Lapérouse y avait séjourné un moment et y possédait une concession. Mais c'est surtout Bougainville qui y fait fin 1768 sa dernière escale, laissant donc à la demande de Poivre débarquer Commerson, le naturaliste de l'expédition.

Commerson et l'exploration botanique.

Philibert Commerson (1727 - 1773) a herborisé intensément pendant tout le voyage autour du monde, fatigué d'une longue navigation de près de deux ans il est enchanté de débarquer pour étudier une nature nouvelle. Il travaille sans relâche. Après l'Isle de France, il séjourne trois mois à Madagascar puis deux ans à Bourbon. Il décrit des centaines de plantes nouvelles et s'amuse à leur donner des noms de personnes connues : *Bougainvillea*, *Dalembertia*, *Sonneratia*, *Flacourtia*, ou en mémoire de sa regrettée épouse *Pulcheria commersonia* ; il se repent parfois comme pour la rose du Japon qu'il baptise d'abord *Lepeautia celestina* du nom de Madame Lepaute, astronome, l'épouse de l'horloger, au profit de *Hortensia coerulea* mais personne en dépit de nombreuses hypothèses, n'a pu reconnaître l'heureuse dédicataire de cette fleur qui deviendra si populaire. En dépit d'une santé qui se dégrade et qu'il soigne par le mépris, Commerson fait un long séjour à Bourbon, entreprend une expédition au volcan de la Fournaise, c'est le premier à le visiter de si près, il y séjourne trois semaines, accompagné de Jossigny et de Joseph Hubert, un créole qui entretenait avec succès les plants d'épices récemment distribués. Commerson rentre épuisé à l'Isle de France, il y meurt le 13 mars 1773, laissant abondance de notes et d'échantillons et même un inhabituel herbier de poissons.

Ce fut lui le grand botaniste des Mascareignes, ses collections sont au Museum de Paris. Jamais une telle abondance ne fut reçue d'un même voyageur déclara Bernard de Jussieu à l'inventaire des caisses; son fils Antoine-Laurent dénombra plus de 3000 espèces nouvelles, et 60 genres inédits.

Commerson avait encore le projet de créer une société scientifique locale tant l'activité intellectuelle était vive, à l'image de la France 'des lumières' avec des enthousiastes devant le développement si rapide des lieux.

Des colons zélés.

Il faut évoquer le rôle essentiel de certains propriétaires, de certains scientifiques et de certains missionnaires qui eurent à cœur la transformation des deux îles. C'était une gageure que transporter, planter et réussir les cultures nouvelles ; la longueur des voyages, souvent plusieurs mois, l'exposition des récoltes aux embruns, l'impossibilité d'un arrosage à l'eau douce étaient des facteurs d'échec car la caisse de Ward n'apparaîtra que vers 1840. Il semble aussi que le sol n'est pas aussi favorable que Poivre l'avait cru, la couche d'humus n'est généralement pas très épaisse, recouvrant les coulées de lave.

Charpentier de Cossigny, dit de Palma, du nom de sa propriété, était le fils de l'ingénieur Cossigny réalisateur des premiers grands travaux sous Mahé de la Bourdonnais. Il a rapporté un nombre considérable de plantes utiles, il a fait plusieurs voyages vers l'est, à Canton, au Bengale, il cultive l'indigo, installe un moulin à poudre. Il conseilla Poivre et reçut longtemps Commerson. C'était un cultivateur éminent s'intéressant aux épices mais aussi à toutes les cultures nouvelles dans l'île.

Le Juge de Segrais recevait aussi des centaines de plantes de l'Inde et d'Asie contribuant à l'enrichissement de sa propriété de Mon Goust.

Deux missionnaires

contribuèrent beaucoup à cet enrichissement : l'abbé Rochon et l'abbé Gallois.

L'abbé Rochon (1741-1817) est astronome, pas seulement ; il élucide le mystère de la curieuse noix de coco qui s'échoue sur les atolls des Maldives : ce coco – qui passe pour la plus grosse graine connue (25 kg) – provient exclusivement de la petite île Praslin aux Seychelles, *Lodoïcea maldivica* (*Lodoïcea* en l'honneur de Louis XV). Rochon importa aussi beaucoup de plantes de Madagascar, dont le filao, *Casuarina equisetifolia*.

L'abbé Gallois (1713-1772) enfin, missionnaire en Chine, enrichit l'île de plusieurs belles cargaisons à la demande de

Poivre qui demanda même un jour celle-ci : «ce rosier à grappes dont les Jésuites de Macao avaient une belle palissade dans la cour de leur collège », un souvenir de son séjour de jeunesse ? peut-être aussi cette rose est-elle un des parents des rosiers *Bourbon* après hybridation avec une *Damas*.

Joseph Hubert-Delisle (1747 – 1825) est un colon de Bourbon II organise l'expédition au volcan, mais il se passionne pour le développement des espèces nouvelles dans l'île. C'est lui qui réussit à sauver un giroflier, sur les cinq plants qu'il avait reçu, il fut le père de tous les girofliers qui feront la fortune de l'île Bourbon au XIX^{ème} siècle.

Jean-Baptiste Lislet-Geoffroy (1755 – 1836) autodidacte dont la jeunesse est un vrai roman se distingua par ses connaissances au point d'accéder à l'Académie des sciences ; il conduisit l'expédition de Commerson au volcan, il herborisa avec lui à Bourbon.

Deux élèves.

Pierre Sonnerat (1748 – 1814) a vingt ans quand il arrive à l'Isle de France, proche parent de Pierre Poivre, il l'aide, apprend la botanique mais surtout l'ornithologie, participe au dernier voyage aux Moluques et se fait un nom avec deux ouvrages : *Voyage à la Nouvelle Guinée* et *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*. Il poursuit sa carrière en Inde, à Yanaon, puis se retira en France. Ses ouvrages furent critiqués, en particulier par Cossigny, pour un manque d'objectivité.

Paul Philippe Sanguin de Jossigny (1750-1827), est jeune militaire affecté à Commerson comme dessinateur ; il réalise des milliers de dessins de botanique mais aussi de zoologie qui sont actuellement conservés au Museum de Paris. Dessins à la plume ou au crayon, rarement coloriés mais très précis. Il accompagne Commerson pendant son bref séjour à Madagascar, puis à Bourbon. C'est lui qui se chargera de faire parvenir à Paris les trente-quatre caisses qui restèrent presque inexploitées pendant près de deux siècles !

Céré, successeur de Poivre.

Jean-Nicolas Céré (1737-1810), un temps militaire aux Indes, est donc le collaborateur puis le continuateur de Poivre au Jardin du Roi à Pamplemousses. Il entretient et fait fructifier les épices acquises à grand prix, précise que la muscade est dioïque, caractéristique expliquant la difficulté de sa culture. Il a surtout le plaisir de récolter en 1778 la première muscade 'française', qui est offerte au roi. Les visiteurs sont nombreux, les échanges aussi, comme avec le jardinier de Schönbrunn, ce qui lui permet d'offrir à l'empereur Frédéric Wilhelm II toute une collection de plantes exotiques pour ses jardins de Vienne.

Un botaniste angevin.

Il reste à évoquer un botaniste forcené.

Louis-Marie-Aubert du Petit-Thouars (1758 – 1831), est né au château du Boumois à Saint-Martin-de-la-Place en 1758. Il étudie au collège réputé de la Flèche, abandonne une carrière militaire en 1780 pour se consacrer exclusivement à la botanique; il herborise sans relâche. En 1792 il s'associe à son frère, le futur héros d'Aboukir, pour organiser une expédition à la recherche de Lapérouse dont on n'a plus de nouvelles. Le départ de Brest est raté, son frère met à la voile sans l'attendre car il est menacé d'arrestation. Pendant ce temps notre botaniste, faisant chemin vers Brest, botanise encore, passe même un mois en prison car ses divagations sont suspectes, il s'embarque enfin sur un petit voilier. En route le navire mouille cinq jours à l'île Tristan d'Acunha, îlot égaré au milieu de l'Atlantique, entre Sainte-Hélène et le Cap, pour se ravitailler en eau ; il en profite pour partir herboriser, s'égare à nouveau et manque d'être abandonné car le mauvais temps force le capitaine à lever l'ancre. Louis-Marie débarque à l'Isle de France le 2 janvier 1793, lieu de leur rendez-vous, mais son frère est arrivé en Amérique du sud, ils ne se reverront plus. A l'Isle de France il n'a aucune ressource, il se lie avec des colons intéressés par cet homme attachant qui reprend ses herborisations à travers l'île, note ses découvertes, va découvrir la flore de Bourbon et surtout celle de Madagascar. Dans la Grande Ile, Louis-Marie s'intéresse particulièrement aux orchidées, décrit *Angraecum sesquipedale*¹, dont la fleur développe un éperon si long qu'il ne peut être pénétré que par un papillon à la trompe aussi longue. Darwin l'avait entrevu, le papillon existe mais ne fut en effet découvert que beaucoup plus tard. Après une dizaine d'années d'explorations du Petit-Thouars publie plusieurs ouvrages sur la flore des îles, dont *l'Histoire particulière des orchidées des îles australes*. Il publie de nombreux mémoires, aucun n'est vraiment terminé, c'est lui qui en dessine et grave les planches. Rentré en France vers 1802 il est nommé directeur de la pépinière du Roule,

¹ un pied et demi, ou encore interminable.

supprimée en 1827. Cette fermeture le laisse sans ressources. Il meurt pauvre et isolé en 1831.

Terminons ce récit trop rapide par l'aventure de Jeanne Baret (1740-1807). Domestique au service de Commerson, elle embarque clandestinement avec lui à Rochefort habillée en homme. Elle se montre un serviteur et un assistant de tous les instants, porte les plus lourdes charges, escalade les endroits les plus difficiles pour cueillir une plante, elle est indispensable. Son patron lui dédie avec son humour de botaniste *Barretia bonafidia*, un autre jour *Barretia opposita*. C'est à Tahiti que les naturels devinent son sexe mais Bougainville reconnaissant ses qualités ne semble pas lui en avoir tenu rigueur. A la mort de son patron, elle s'occupe avec Jossigny de la mise en ordre des papiers et des herbiers; les trente-quatre caisses arrivèrent au Museum de Paris. A Port-Louis pour survivre elle tient un débit de boissons, fut même un jour menacée de perdre sa licence pour avoir vendu de l'alcool pendant les offices divins ! Elle se marie à un sous-officier, Jean Dubernat, rentre en France, recevant une petite pension pour avoir été la première femme à avoir fait le tour du monde.

Comme j'ai tenté de le montrer il y eut aux Mascareignes à la fin du XVIIIème siècle une intense activité due à plusieurs facteurs, maritime, stratégique et commercial. Après le café dont le profit fut passager, c'est l'acquisition du girofle qui fit la fortune de Bourbon au XIXème, la muscade ne réussit jamais vraiment, c'est la canne à sucre quoiqu'introduite par les premiers occupants hollandais qui devint tardivement la vraie richesse des îles.

J.-C. Rey,

août/déc. 2017

Lorsque vous irez à Maurice allez donc dire bonjour au monument de Commerson au bord d'une petite route du nord de l'île .

La muscade et le girofle.

La muscadier (*Myristica fragrans*) est un arbuste de quatre à cinq mètres de haut et ressemble au poirier dit P.P. Les feuilles sont alternes, il y a des plants mâles et des plants femelles dans la proportion de cinq pour un. Les fleurs sont de très petite taille, d'un blanc terne en petits bouquets mais chaque bouquet ne produit souvent qu'un seul fruit. La muscade a à peu près la taille d'une de nos noix, tantôt allongée, tantôt sphérique et la noix proprement dite a trois enveloppes, l'une externe est à proprement parler le brou, la deuxième réticulée de couleur rouge vif est le macis, la troisième est ligneuse et forme une coque qui entoure le fruit. Celui-ci est très dense à la coupe avec un aspect marbré. A l'époque qui nous intéresse la dioecie de la muscade était pressentie mais pas absolument établie, les avis divergeaient et ce n'est bien plus tard que les faits furent établis, en particulier par Céré. Une plante dioïque possède des organes reproducteurs unisexués mais sur des pieds différents. La culture nécessite des soins très attentifs, un sol bien drainé, une terre "grasse médiocrement humide", dans un lieu à l'abri du vent et protégé du soleil. Ce n'est qu'après cinq ans que le muscadier commence à porter des fruits et quelquefois après seulement dix ou douze ans.

Le giroflier (*Eugenia caryophylla*) est également un arbuste délicat, de forme conique, qui demande les mêmes conditions d'environnement. Le clou de girofle qui fait l'objet du commerce est le bouton de la fleur et ne peut donc servir à la reproduction; la fleur est petite, blanc-rosé, en petites grappes. Le fruit une fois développé est peu aromatique, c'est l'antofle qui sert aux semis. Il est monoïque, c'est à dire que les organes reproducteurs sont unisexués mais présents sur le même pied.

Annexe : résumé des voyages de P.P.

Après son séjour à Canton et en Cochinchine comme aspirant missionnaire :

1745 – retour, perd le bras droit et convalescence à Batavia ; Achem, abandonne sa vocation, Pondichéry, IdeF où il séjourne trois mois et retour en France.

1750 – Chargé d'une double mission, l'une en Cochinchine pour établir un comptoir à Faifoo, mission qui masque la mission secrète d'obtenir des épices.

1750 – repart donc sur le *Mascarin*, séjour à Canton, obtient des épices *chinoises*, les perd ; rembarque sur la *Santa Rita*, attend quatorze mois à Manille, guerres locales.

1753 - Repart vers Pondichéry sur le *Cheval marin* avec 19 plants de m., arrive à Pondichéry avec une douzaine médiocres puis IdeF il n'en reste que cinq. A été absent trois ans et demi.

1754 – Repart sur la *Colombe* vers Manille, puis Mindanao, échec des graines en abondance mais de mauvaise qualité. Absent treize mois. Rentre IdeF avec une mauvaise récolte. Retourne en France déçu.

1768 – Envoie deux navires, le *Vigilant* vers Quéda avec Provost, homme de confiance de PP et Trémigon (et aussi Sonnerat) et le deuxième l'*Utile* avec Cornic, naufrage près de Timor.

1769 – Envoie à nouveau le *Vigilant* et l'*Etoile du matin* : Trémigon et Provost vers Quéda, puis Trémigon vers Timor (*Vigilant*) ; mais c'est l'*Etoile* avec d'Etchevery vers Céram et Géby qui fera une excellente et grosse récolte.

1770 – Au retour , Commerson certifie la récolte.

Fin